

SÉBASTIEN-D. BERNIER

Asphyxies



ROMAN

 LES ÉDITIONS
Sémaphore

SÉBASTIEN-D. BERNIER

Asphyxies

R O M A N

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec) H2W 2K2
Tél. : 514-281-1594
Courriel : info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée
à notre programme de publication.

Direction littéraire : Tania Viens et Annie Cloutier
Correction d'épreuves : Annie Cloutier
Graphisme de la couverture : Christine Houde
Mise en page : Christine Houde

ISBN 978-2-924461-54-9

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2020

© Les Éditions Sémaphore et Sébastien-D. Bernier
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2
Tél. : 514-336-3941
www.dimedia.com

*Être soi-même, un instant, ce point lumineux,
en équilibre sur l'horizon, qui vacille et retombe
en une gerbe d'écume.*
— Anne Hébert, *Le premier jardin*

*Les sociétés mutantes étaient encore instables.
Il leur fallait un contact avec le passé.*
— Philip K. Dick, *Planète pour hôte seulement*

2 juin 2093

Patrice Lajoie ne ressent pas que de l'excitation à l'idée de passer sa dernière nuit en détention. L'agent de redressement 044 l'avait prévenu : il n'est pas rare que la libération soit synonyme d'anxiété. Voire de détresse. Aller, sans aucune transition, de la prison à l'autodétermination peut être une épreuve de taille. Pour lui en particulier. Patrice le sait. Or, le moment est venu de quitter cet espace familier.

Il se revoit dans son logement de la rue Claude, libre de jouer en paix. Dès qu'il le pouvait, Patrice déposait sur son nez ses lunettes de traversée, qu'il accrochait solidement en passant l'élastique autour de sa tête, car les perdre une fois parti était funeste. Seulement quelques secondes étaient nécessaires à leur activation, puis un éclat de lumière l'éblouissait. Patrice savait alors qu'il avait franchi le portail quantique, la seule voie d'accès connue aux dimensions parallèles. Une fois la vue recouvrée, Patrice reconnaissait tout de suite la BlackPlay, sa destination préférée, préprogrammée en tout temps sur ses lunettes. Il s'y sentait bien, chez lui, même s'il n'était pas facile de s'y acclimater. Il en avait l'habitude. À travers son faisceau optique, prolongement de son regard, il pouvait voir suffisamment pour s'orienter, reconnaître les aires de jeu, choisir le groupe de joueurs auquel il déciderait de se joindre. Malgré sa fébrilité, Patrice devait circuler prudemment, sa vision périphérique étant quasiment nulle. Il ne distinguait rien au-delà de ses montures. Son esprit était en pleine effervescence, mais il devait faire comme tous les autres initiés : s'efforcer d'être le plus discret possible. Chacun se servait de la fonction BluR pour masquer sa véritable identité, et n'apparaissait que sous la forme d'une silhouette floue et grisâtre. Les seules sources de lumière provenaient des codes de joueur, hologrammes flottant au-dessus des têtes sombres.

Patrice se dirigeait en général vers les tables de black jack ou de poker, bien qu'il se soit déjà laissé tenter par les combats d'octopodes. Ces grandes pieuvres l'effrayaient, mais leur puissance phénoménale le fascinait. Patrice en avait déjà vu jusqu'à six impliquées dans le même combat! Il ne misait jamais sur l'octopode vedette, préférant ponter le plus dangereusement possible. Peu importe le jeu, Patrice y oubliait ses soucis, ses mauvais souvenirs, son démerite moral. Il suait abondamment et secouait souvent ses mains pour fouetter l'adrénaline dans ses veines, sa drogue préférée. Plusieurs adeptes de la BlackPlay le respectaient, certains le craignaient. On connaissait Joy888 pour être l'un des meilleurs aux jeux de cartes. C'était d'ailleurs sa seule source de revenus.

Patrice sourit. Il a hâte de se remettre à parier, malgré la promesse mielleusement réitérée à 044, deux semaines plus tôt, durant sa dernière séance de redressage. Le succès du sevrage a été tellement facile à simuler. Une vraie blague! À peine incarcéré, il savait qu'il recommencerait à miser dès sa sortie. Tout comme il sait que son excitation actuelle n'a rien à voir avec le fait d'être bientôt libre; dans quelques heures à peine, il pourrait peut-être jouer de nouveau. S'il se fait prendre une seconde fois, on le mettra assurément en détention dans la dimension parallèle 22, peuplée de récidivistes de crimes mineurs. Mais il a déjà pensé à un stratagème pour que cela ne se produise pas. Oui, il continuera de jouer sans souci. Toujours. Il ne s'est jamais senti aussi vivant qu'en marge de la société.

L'État ne cesse d'effrayer les bons citoyens en répétant dans les publicités continues que les dimensions parallèles sont dangereuses. C'est vrai que s'adonner à une quelconque activité derrière le portail quantique est périlleux, mais Patrice prend toujours toutes les précautions nécessaires. La porosité des dimensions, surtout depuis qu'elles servent à la gestion des déchets, à l'incarcération des criminels et au confinement de citoyens inaptes à la vie en société, peut bien sûr faire penser au pire, comme à une invasion d'assassins sanguinaires ou à une

pandémie monstre. Patrice s'en fout complètement. Pour tout dire, le risque ne fait qu'augmenter son plaisir. Il pourrait jouer « en ligne », comme le disait sa mère, mais cette option légale, trop sécuritaire pour lui, ne l'excite pas.

Patrice aurait ri au nez de quiconque lui aurait prédit son arrestation. Quatre ans déjà... Il était sur le point de gagner 8 000 utups¹, de quoi vivre facilement durant une vingtaine de jours. À la place, il a été projeté hors du portail lorsque le générateur de son appartement a émis une alarme assassine dans les nanopuces auditives greffées à ses tympanes. Rivé au sol, Patrice se tordait dans de violentes convulsions, provoquées par l'intensité du signal; il s'en est presque arraché les oreilles. Puis le silence est tombé. C'est seulement à ce moment-là que Patrice a remarqué les deux drones mouches policiers qui étaient entrés de force en fracassant une fenêtre. Comme il n'entendait pas le son métallique provenant du battement de leurs ailes, il a cru un instant être devenu sourd. La voix de Terminal 037 a résonné pour lui transmettre les instructions relatives à son arrestation. Patrice était terrorisé. Les drones mouches l'ont escorté jusqu'à une voiture de police autonome, qui l'a conduit au Centre carcéral du Sud-Ouest. L'humiliation.

Une créature à faire frémir l'a accueilli pour enregistrer sa version des faits. Patrice n'avait jamais vraiment cru à leur existence, et voilà qu'il en voyait une juste là, devant lui. Cela ne faisait aucun doute : ses déplacements saccadés, son élocution terrifiante et son œil unique, noir et vitreux, greffé juste au-dessus du nez, tout définissait cette chose comme un cyborg. L'estomac de Patrice s'est retourné quand il a vu les agrafes métalliques couleur peau qui condamnaient ses yeux naturels, comme de vieilles portes. Plus tard, un codétenu lui a raconté que ces bêtes de métal et de chair sont conçues à partir d'un corps humain à l'état végétatif, généralement vendu au gouvernement par une famille défavorisée. Cet

1. Unités transférables pour usage personnel.

homme parlait en connaissance de cause : il avait lui-même touché une belle somme en vendant le corps de son père qui, une fois sa tête frappée de démence, a été vidé de son contenu périmé pour devenir le réceptacle d'un ordinateur articulant ces sinistres marionnettes.

Les cyborgs sont si repoussants... Il n'est pas étonnant de les retrouver dans les centres carcéraux. Croiser au quotidien ces créatures de cauchemar est en soi une punition. C'est à cause de Régine qu'il les a côtoyées durant tout ce temps! C'est à cause d'elle qu'il est allé en prison! Il lui avait pourtant demandé de s'assurer que le secteur était *safe*; rien n'échappe aux sentinelles quantiques, surtout pas les crimes commis dans les dimensions parallèles illégales. Sa sœur a-t-elle mal interprété les données de son Detektor? Il aura bientôt l'occasion de lui poser directement la question. À sa sortie de prison, il n'aura nulle part où aller sinon chez Charles et Régine. Charles... Vraiment un imbécile de première ligne, celui-là!

Patrice se détend à l'idée de ne plus avoir de logement à gérer. Il connaît bien Régine, jamais elle n'osera lui demander sa juste part. Elle est comme ça. Oui, le bien-être l'attend. Et la tranquillité d'esprit. Comme lorsqu'il vivait chez sa mère. Ah! Vivre chez maman! Se concentrer seulement sur ses paris et assister en simple spectateur à l'entretien de son espace vital. La belle vie! Jusqu'à ce que...

Non, non! Il ne sert à rien de penser à cela. Il faut oublier. Tout oublier.

Le cœur de Patrice bat soudainement à tout rompre. Cette dernière nuit en prison sera blanche.

Un dernier pari

Je me demande bien ce qui nous différencie. Sommes-nous tous des machines? Moi-même, je suis peut-être un androïde femelle sans le savoir. Je n'en sais rien. L'intelligence artificielle est plus présente qu'on le pense, en tout cas. Elle n'est pas seulement dans nos logements, dans les rues, dans les gouvernements, mais aussi dans nos mains, dans nos têtes. Les experts disent que c'est un progrès éthique. Je n'en suis pas sûre. Quand il y a un problème, quel qu'il soit, personne ne s'en croit responsable. C'est toujours la faute des terminaux, des drones mouches, des androïdes, des cyborgs, des sentinelles quantiques. Toutes des bestioles programmées par d'autres pour décider ou pour exécuter, mais qui ne sont pas faites pour se sentir coupables. Franchement commode, non?

Selon Mélane, en tout temps bien informée, les androïdes décideurs et les terminaux ont une faille : ils seraient incapables de décoder les réactions émotives des individus. Si c'est vrai, l'artopathie maligne qui se répand dans les populations humaines depuis quelque temps fait sûrement l'affaire des autorités. Elle est réelle, cette épidémie. J'ai déjà dit à Mélane que j'avais été moi-même témoin d'une intoxication violente à l'art. Je sortais plus souvent à cette époque. Je m'étais arrêtée sur une place publique où un comédien maquillé en blanc faisait semblant d'être prisonnier d'un cube invisible. Un homme le regardait de près, intrigué. C'était évident qu'il n'avait jamais vu une telle performance. Moi non plus, en fait. Bref, ce spectateur ne pouvait pas savoir qu'il était intolérant à l'art. Il s'est soudainement pris la tête à deux mains, puis une matière gluante et sanguinolente s'est mise à sortir de son nez, ses oreilles et sa bouche. Du sang coulait même de ses yeux. C'était dégoûtant. On aurait dit que son cerveau se liquéfiait. Est-ce contagieux, l'intolérance? Je n'en sais rien, mais je me suis sauvée à toutes jambes.

Chaque fois que je lui rappelle cette expérience, Mélane me répète que ça sent le canular gouvernemental. L'État lui-même aurait tout organisé. Ça me semble trop gros, trop choquant, pour être vrai. Mais bon, mon amie croit toujours que l'art est essentiel et que les humains ne devraient pas s'en passer, même si ça peut être dangereux. Elle est têtue. Et elle pense que je suis trop naïve. Elle a peut-être raison. N'empêche, je comprends mieux maintenant ce qui se passe, comment l'État nous utilise pour colmater les brèches du système, comment les androïdes décideurs nous acculent au mur et nous imposent les tâches que leurs exécutants robotiques ne peuvent pas accomplir. Nous n'avons aucune autonomie, malgré ce qu'on nous laisse croire. J'étais tellement idiote avant. Peu importe... Comprendre plus tôt ne m'aurait pas évité l'année éprouvante qui m'attendait quand mon frère est sorti de prison.

À ce moment-là, on n'arrivait pas côté finances. Personne ne travaillait chez nous. J'étais en dépression; être couturière de vêtements moléculaires sur ordonnance m'épuisait tellement que je n'avais plus aucune envie de coudre pour les autres. Charles avait perdu son poste de préposé à l'hôpital. Grâce au système de repérage automatique d'emplois, il avait pu postuler à six postes en un mois, mais rien n'y faisait. Personne ne voulait l'embaucher. Je ne comprenais pas pourquoi. Nous nous côtoyions sans répit dans l'appartement, sans nous voir, conscients que la présence de l'autre était nécessaire à notre survie, sans être désirée. Nous nous relayions autour du générateur holographique, nous laissant divertir par des fictions hypoallergènes et par les publicités continues. Nous étions confortablement installés dans cette stabilité médiocre.

Je me demande si devenir parents aurait changé quelque chose. Je crois que oui. Peut-être naïvement. Mais oui, il me semble que nous aurions été beaucoup plus attentifs aux besoins de l'autre, à ce qui se passait tout autour de nous, plus vifs aussi. Moi, ça m'a manqué, des enfants. Je ne sais pas si ça manquait à Charles. Il jubilait peut-être secrètement de ne pas en avoir. Mais bon... De toute façon, il n'y a

aucun moyen de contourner la stérilisation chimique. Quand on ne peut pas, on ne peut pas ! C'est ça, être pauvres. Je sais bien que le problème de surpopulation mondiale est catastrophique, mais interdire la procréation aux couples trop démunis au goût des androïdes décideurs, je pense que c'est exagéré.

La pauvreté, c'est un problème récurrent chez nous. Voilà pourquoi nous avons toujours parié, Patrice et moi. Aucun autre moyen de s'enrichir ne nous semblait accessible. Le jeu me répugne depuis le début, je m'y adonnais par nécessité. Ça doit procurer à Patrice, et sans doute à Charles, une satisfaction intense que je ne comprendrai jamais.

Mon frère ne voulait absolument pas qu'on aille le chercher à la prison. La honte, probablement. Pas celle d'avoir désobéi, mais celle d'avoir été pris. Casanier, Charles semblait satisfait de la tournure des événements, d'autant plus qu'il n'était pas très chaud à l'idée d'héberger Patrice.

Épuisée par ses insomnies chroniques, qui s'agrippent à elle comme des serres, l'attachée de projets civiques 023 attend, amère, des nouvelles de Terminal 011. Elle est installée, aux aguets, dans son bureau cubique. Le rose de ses paravents, dont elle a pu choisir la couleur en qualité d'exécutante humaine, l'apaise un peu, presque autant que l'odeur de javellisant qui flotte en permanence dans l'air. Elle reste là, crispée, immobile, les yeux rivés sur le générateur holographique, dont le petit globe rouge est accroché au sommet de l'une des cloisons. 023 n'ose sortir ne serait-ce qu'un instant, de crainte de manquer la communication promise. Elle regarde sans cesse sa montre magnétique, immobilisée à deux bons centimètres de son poignet gauche plutôt qu'aux quelques millimètres habituels. Plus loin de la peau est le dernier chic ! Ses collègues la complimentent régulièrement pour ses coquetteries, mais lorsque 023 n'est plus parmi eux, ils sourient, se moquent d'elle et de son sac autonome mauve, qui circule toujours à ses côtés et arbore un hologramme animé : un zéro, un deux et un trois qui sautillent joyeusement. L'attachée 023 met sa coquetterie de l'avant chaque fois qu'elle le peut. Il n'y a que la veste moléculaire qui l'exaspère, mais elle est obligatoire pour tous les fonctionnaires humains. Ce vêtement ne laisse guère de place à l'originalité. Le supplice, vraiment. Non seulement 023 n'a aucun contrôle sur la couleur ni sur les formes apparaissant sur le derrière de la veste, changeant au gré de ses humeurs, mais cette livrée gouvernementale révèle tout : sueurs normales, excessives, palpitations rapides, anxiété, déprime, fatigue... On ne peut plus rien cacher, surtout pas à l'État !

Depuis le début de la journée, sa veste affiche une sorte d'insecte écrasé entre un pouce et un index. Un sentiment d'injustice l'envahit. Puis une colère sourde monte. Est-elle la seule à se rendre compte de l'absurdité de la chose ? Partout, on projette les avis du Plan national de prévention des risques sanitaires liés à l'art, et voilà que l'État espionne

l'intimité de son personnel avec des images potentiellement esthétiques!
C'est humiliant, et ça n'a aucun sens.

023 a un vif geste d'impatience. Elle déteste attendre. Son cerveau en profite toujours pour lui imposer des idées auxquelles elle ne souhaite même pas réfléchir. Vivement que sa communication arrive et qu'elle puisse travailler au lieu de se perdre dans des pensées interdites!

Patrice se laissait désirer. Postés dans notre logement, Charles et moi patientions silencieusement. De quoi aurions-nous parlé? Pas d'enfant, pas de travail, pas de projets communs ni individuels. Je ne pensais jamais qu'un jour j'aurais autant hâte de voir mon frère.

Après ce qui m'a semblé une éternité, la voix synthétique du générateur résonna enfin dans nos nanopuces : « Patrice Lajoie est à la porte. » Puisque je n'avais rien verrouillé, j'étais surprise que Patrice ait pris le temps de présenter son iris au lecteur optique. Il avait l'habitude d'entrer sans avertir. Quelques années de prison pouvaient-elles changer quelqu'un à ce point? Mon frère, devenu respectueux? Je souriais encore à cette idée quand j'ai ouvert la porte.

L'air épais de l'extérieur a aussitôt pris d'assaut ma trachée. Une vraie strangulation. Il y avait longtemps que je n'avais pas mis le nez dehors. Derrière Patrice, j'apercevais quelques passants. Tous avaient leur masque collé au visage, anéantis par leurs marches urbaines et les déplacements en transport mécanique. Aucun des résidents du Sud-Ouest ne peut se permettre un abonnement au service de téléportation; la pauvreté est omniprésente dans notre arrondissement.

Les yeux de Patrice étaient souriants. Il a enlevé son masque.

— Salut, petite sœur!

— Salut, que j'ai dit en recevant son bec sur la joue.

— Hé..., a soufflé Charles.

Puis, plus rien. Mon frère a toujours été habile pour alimenter la conversation familiale dans les moments creux. Mais là, il restait coi. Cette conduite inhabituelle m'a surprise, si bien que j'ai été assaillie de mille et un doutes. Était-ce un silence stratégique? Cherchait-il à faire pitié, à m'amadouer? Attendait-il le bon moment pour porter un coup? Se sentait-il en position de faiblesse? Un embarras a pris ses aises parmi nous. J'ai tenté de relancer la discussion, avec le commentaire le plus insignifiant qui soit :

— C'est fait. T'es sorti.

— Oui, t'es sorti, a répété Charles.

— Régine... Je suis content de te voir.

Un vide nous a aspirés de nouveau. J'ai senti qu'il serait difficile, peut-être plus que prévu, de partager le même logement. Patrice n'avait fait aucune démarche avant de sortir de prison pour se trouver un nouveau toit. Et avec la pénurie de logements qui faisait rage en ville, il était trop tard pour s'y mettre. On n'avait pas le luxe de disloquer notre trio, de toute manière. Qui d'autre avions-nous en fait de famille ? Depuis la mort de maman, Patrice et moi n'avions personne. Charles avait grandi dans un Centre d'éducation dédié à l'enfance orpheline. Il n'y a jamais vécu d'expérience positive. Il est quand même chanceux d'être né avant la plus récente loi sur les Indésirés : les enfants dont personne ne veut sont désormais convertis en simples contenants réutilisables, en réceptacles bio-informatiques qui peuvent recevoir le contenu entier d'un autre cerveau par holoversement. Évidemment, aucune publicité n'en parle, et ce n'est pas écrit noir sur blanc dans la loi. J'ai l'impression que Mélane m'apprend des choses que je ne suis pas censée savoir.

Quelque chose me disait que je deviendrais le ciment de cette colocation ; ça ne me disait rien qui vaille.

— Étais-tu bien traité ? a dit Charles, remplissant le silence.

— Correct.

— Ils t'ont pas battu, j'espère ? que j'ai renchéri.

— Non, non. Mais c'était plate.

La conversation s'est à nouveau essoufflée, laissant dans nos oreilles toute la place au bourdonnement incessant des bruits parasites et de la publicité diffusée en continu par le générateur holographique. Nous n'avions pas les moyens de payer pour le silence en nous abonnant à un bloqueur de messages publicitaires.